



SCÈNES | CRITIQUE

L'intime et l'ultime

Marie Baudet

Mis en ligne le 22/10/2010

Georges Lini déboule aux Galeries avec un "Roméo et Juliette" raisonnablement audacieux.

Intime, la tragédie composée par William Shakespeare dans les années 1590, inspirée dit-on d'un conte italien de Masuccio de Salerne, figure l'émoi premier, primal, chez des adolescents en un temps où cet âge est parfois celui, déjà, du mariage et de l'enfantement. Ultime, elle trace au départ d'un récit particulier l'histoire universelle des conflits, qu'ils opposent deux clans ou deux Etats, jusqu'à son terme, sa résolution, la morne paix obtenue au prix de la mort.

Quelque part entre ces pôles doit se situer ce qui a mû Georges Lini pour sa première création aux Galeries. La famille et la politique habitent de longue date le travail du metteur en scène qui fonda et dirigea le Zone Urbaine Théâtre, alias le ZUT. Ce gourmand d'écritures contemporaines reçut pourtant avec enthousiasme la proposition de David Michels, directeur du TRG, l'invitant à monter le Shakespeare de son choix.

"*En quatre siècles, seules les armes ont changé*", note Georges Lini à propos de "Roméo et Juliette", amoureux enfants de familles ennemies. Dague, poison et épée (dans d'intenses combats réglés par Jacques Cappelle et Michelangelo Marchese) ponctuent cette pièce que le metteur en scène qualifie de "*cri contre la bêtise et l'intolérance*", mais aussi d'invitation au rêve et à l'effroi, de "*voyage bouleversant*".

Autour de Cécile Delberghe et Damien De Dobbeleer en jeunes amants rendus emphatiques et maladroits par leurs élans, les habitués des Galeries retrouvent sur le plateau des comédiens que, pour la plupart, ils connaissent (Catherine Claeys et Bruno Georis en Montaigu, Yves Claessens et Bernadette Mouzon en Capulet, mais aussi Thierry Janssen en frère Laurent, entre autres). C'est, dans cette abondante distribution, Martine Willequet qui, en nourrice bavarde et pleine de bon sens, semble établir le lien le plus direct avec les gimmicks de la maison. Son rôle le permet, son jeu, sans déparer le cheminement de l'intrigue, frise parfois la comédie en ralliant les plus circonspects des spectateurs face à l'esthétique importée par le nouveau venu.

Georges Lini, d'ailleurs, n'a pas cherché le choc à tout prix. Les costumes (Françoise Van Thienen) évoquent, sans s'y plaquer, l'époque élisabéthaine. De même que le décor unique mais versatile de Marcos Viñals Bassols : quatre colonnes formant un dais surplombant une estrade, le tout figurant tantôt une place publique, tantôt un lit nuptial, enfin le catafalque des amants. En arrière-plan, le ciel se pare des tonalités de l'âme, de l'euphorie de l'amour naissant au désespoir de la perte irrémédiable. Le décor sonore de Laurent Beumier contient les plus évidentes tentatives d'accrochage contemporain, mais l'audace techno manque de radicalité, plus tiède qu'ardente.

Reste le chef-d'œuvre qui, rendu proche, n'en conserve pas moins toute sa sève, et auquel Georges Lini imprime un rythme remarquable, soutenu, tendu, Prouvant que la tragédie a beaucoup à y gagner.

Bruxelles, Théâtre royal des Galeries, jusqu'au 14 novembre. Durée : 2h15 env., entracte compris. De 9 à 23 €. Infos&rés. : 02.512.04.07, www.trg.be